

GALERIE DE FAMILLE

FRÈRE JOSEPH CORDEAU
KA MAMATAWISIT OSTESIMA

(Le Frère aux prodiges)
1891-1946

Les Indiens qui virent à l'oeuvre le Frère Joseph CORDEAU furent émerveillés de son habilité. Il devint pour eux le Frère aux prodiges, ka mamatawisit Ostesima. Comme d'habitude ils avaient saisi le point saillant de cette personnalité. En effet, la Providence avait donné au Frère CORDEAU un riche assortiment de talents et de vertus qui en firent un homme merveilleux.

Le Frère naquit à Saint-Antoine-sur-Richelieu, le dix-sept avril 1891, d'Elisée Cordeau et de Célina Dupré. Deux autres vocations religieuses éclorent aussi dans ce foyer: celle du Père Amédée, de la Trappe de Saint-Norbert, au Manitoba, et celle de la Révérende Sœur Marie-Claire du Bon Pasteur, à Laval-des-Rapides. Des vocations comme celles-ci ne peuvent germer que dans des foyers profondément chrétiens, dévoués à Dieu et à l'Eglise. Le Frère CORDEAU reçut donc dans sa famille l'exemple des plus solides vertus chrétiennes qui le préparèrent à l'appel de Dieu et donnèrent une orientation sûre à sa vie. Après cela, on s'explique facilement pourquoi l'âme du jeune Cordeau vibra immédiatement en entendant Monseigneur O. CHARLEBOIS.

Cela se passait dans l'église Saint-Eusèbe de Verceil, à Montréal, où le jeune Cordeau avait émigré avec sa famille. L'humble Vicaire Apostolique venait d'être mis à la tête d'un nouveau vicariat composé exclusivement d'Indiens, les plus pauvres entre les pauvres. Le saint

évêque n'avait que quelques missionnaires pour s'occuper de ces âmes dispersées dans d'immenses régions inhospitalières et difficiles à atteindre. Tout était pour ainsi dire à créer. La première cathédrale du vicaire apostolique, misérable cabane faite de poutres équarries à la hache, d'une dizaine de pieds sur douze, est bien le symbole de la pauvreté et de la pénurie du jeune évêque à son élection, en 1910.

Monseigneur Charlebois était un chef d'armée sans soldats et sans armes. Pour rendre la situation encore plus onéreuse, le saint évêque éprouvait une excessive répugnance à quémander. Mais comme la gloire de Dieu ainsi que l'avenir de l'Eglise dans ces régions étaient en jeu, il fit taire ses répugnances et se mit à l'œuvre. Il parcourut la province de Québec, donnant des conférences dans différentes paroisses, dans les séminaires et les collèges, exposant avec une simplicité touchante les besoins de l'Eglise du Keewatin. S'il n'avait pas à son service une grande éloquence, il avait l'âme et le zèle d'un saint. Sa parole suscita de la sympathie et des vocations.

C'est ce qui le conduisit en ce mois de mars 1911 dans la chaire de Saint-Eusèbe-de-Verceil. Après avoir démontré la pauvreté de son vicariat et le grand besoin qu'il avait de missionnaires, il fit appel aux jeunes gens généreux. Le jeune Cordeau qui assistait à la messe, écouta attentivement l'exposé des misères et des difficultés du grand évêque. Son âme s'émut facilement. A l'issue de la grand-messe, il s'offrit à Monseigneur Charlebois pour ses missions.

L'avenir dans le monde de ce jeune homme semblait pourtant prometteur de succès et de bonheur. Il s'était déjà révélé habile dans plusieurs métiers. Son cœur avait trouvé une jeune fille digne de son amour. Une âme ordinaire se serait contentée de ces biens terrestres. Pour le jeune Cordeau, la question fut vite décidée: il sera Frère Oblat de Marie Immaculée. Tous ces avantages matériels sont emportés par le besoin d'une vie plus féconde, plus dévouée aux intérêts de Dieu et

des âmes. Il fait bien voir en cette occasion la grandeur de son âme qui, sans jamais tergiverser, s'oubliera continuellement pour le bien des autres. C'est cette générosité, cet oubli complet de lui-même qui caractérisera sa vie entière. Il partit donc pour le noviciat des Oblats de Marie, à Ville La Salle. C'était le onze mars 1911. Il avait vingt ans.

Il fut un bon novice et posa de solides fondements à sa vie religieuse. Toute sa vie en fait foi. Malgré des occupations des plus distrayantes et des plus matérialisantes, il gardera toujours bien haut son idéal religieux, le souci de sa perfection, le désir de devenir un saint. Il s'y appliquera en étant scrupuleusement fidèle à ses exercices de piété et à ses autres devoirs religieux, en se dévouant corps et âme à de nombreux travaux. Quelles qu'aient été ses fatigues et l'heure du coucher, il ne flânera pas le matin dans son lit: il sera presque toujours le premier à se rendre à la chapelle pour sa méditation et pour se préparer à la sainte messe. Son esprit de sacrifice ne connaît pas de borne. Nous le verrons travailler jusqu'à l'épuisement total de ses forces, sans jamais se plaindre. Il est héroïque bien souvent dans ses souffrances, surtout durant sa dernière maladie. Il abandonne l'usage du tabac par esprit de mortification, pour sauver des âmes. Il aimait les âmes et sous le couvert de plaisanteries, il cherchait à les gagner et à les rapprocher de Dieu. On ne pourrait expliquer une vie si immolée, si l'amour de Dieu ne l'avait pas animée. L'idéal qu'il avait conçu au noviciat, il le garda toute sa vie et travailla à le réaliser.

Son noviciat terminé, l'obéissance l'envoie dans la lointaine et peu consolante mission de Norway House, au Manitoba. Il arrive à destination le jour de Pâques et est reçu avec grande joie par le Père Lecoq, le Frère Adolphe Gauthier et quelques Sœurs Oblates du Sacré-Cœur. Il gardera un souvenir inoubliable de ses débuts missionnaires et de ses premiers compagnons. Il n'y trouve pourtant que la pauvreté et de rudes besognes.

Mais ce qui surtout rend la vie amère pour les Oblats, c'est le fanatisme qui les entoure. L'Eglise cherche à s'implanter dans ce milieu complètement méthodiste. Les missionnaires sèment dans les larmes. Ils récoltent plus de déceptions que de conversions. Les ministres protestants font une forte opposition et ne se gênent pas pour employer le mensonge et la calomnie. Les Indiens, tout en admirant le dévouement des missionnaires catholiques, restent défiants et n'osent pas se convertir.

On ne voit alors que la fondation d'une école-pensionnat pour amener des conversions. Le projet est lancé et nos bons Frères GAUTHIER et CORDEAU se mettent au travail, installent une scierie mécanique et commencent les terrassements.

Poussés par les protestations nombreuses des ministres protestants, les officiers du Département des Affaires Indiennes à Ottawa demandent aux missionnaires catholiques de bâtir leur pensionnat à cinquante milles plus au nord, à Cross Lake. Le Département se charge de construire à ses frais. Il fallut se rendre à cette proposition. C'est ainsi que prit naissance la magnifique école de Cross Lake.

Nos bons Frères avaient donc travaillé inutilement à Norway House. Pendant l'hiver de 1914, ils durent démonter leur scierie mécanique et la transporter au nouveau site au prix de mille misères. Loin d'être découragés, ils se mirent de nouveau au travail avec ardeur et ne reculèrent même pas devant le projet de bâtir une école en pierre. L'entreprise, si l'on considère les moyens qu'ils avaient à leur disposition et les difficultés de transport, était presque gigantesque. La construction fut terminée et cette école fit l'admiration des nombreux visiteurs qui vinrent à sa bénédiction, en 1915.

Le Frère CORDEAU, en pleine jeunesse et débordant de dévouement, avait fait sa grosse part. L'expérience qu'il acquit à cette occasion, avec ses dispositions naturelles, en firent un ouvrier habile dans presque tous les métiers: maçon, menuisier, plombier, électricien, méca-

nicien, plâtrier, etc... S'il ne devint pas un spécialiste dans tous ces métiers, il en a acquis une telle connaissance qu'aucun par la suite ne l'embarrassât; et surtout il excella dans la surveillance de l'exécution de tous ces travaux. En 1923, il entreprend, laissé presqu'à sa propre initiative, la construction d'une annexe à l'école de Cross Lake. Quand il l'a terminée l'obéissance l'envoie à la nouvelle mission du Lac-des-Iles où tout est à faire. En 1929, il est à Norway House pour bâtir un couvent aux Révérendes Sœurs Grises de St-Hyacinthe. Il va à God's Lake en 1934 pour y finir l'église et la résidence des missionnaires. L'école de Cross Lake qui avait été détruite par un incendie en 1930, demande ses services. Il s'y rend donc au mois d'août 1938. Il y installe l'électricité et les différentes machines, tout en surveillant les travaux. A peine a-t-il fini, que Monseigneur lui confie la construction de l'annexe à l'hôpital de l'Ile-à-la-Crosse. Il y installe le chauffage, le système électrique et met la dernière main un peu partout. Il y construit aussi la résidence des Pères. Enfin, il se rend au Portage-la-Loche pour y construire un petit hôpital. Il n'a que l'aide de quelques Indiens de la mission. C'est pendant cette construction que le cancer lui rend le travail très pénible Il y a longtemps qu'il se sentait fatigué. Mais le Frère CORDEAU n'est pas « plaignard ». Il continue à travailler jusqu'au bout de ses forces.

Ce qui rendait les services du Frère CORDEAU inappréciables dans les entreprises de ce genre, c'était son ingéniosité incroyable à se tirer d'affaire dans les impasses les plus difficiles. Quand il était là, Monseigneur pouvait compter qu'il remédierait à peu près à tout ce qui pourrait arriver. A cause de la lenteur des communications, une des grandes difficultés dans ces constructions était de tenir les machines en état de fonctionner. Si elles se brisaient le Frère CORDEAU trouvait toujours moyen de les réparer, C'est ce qui par-dessus tout étonnait les Indiens qui ne le connurent plus que sous le nom de Frère aux prodiges.

Le plus remarquable chez le Frère CORDEAU fut son ardeur au travail et sa ténacité. Il fut un vrai bourreau pour lui-même. Il était toujours le premier sur le chantier et ne le quittait que le dernier. Il y mettait toutes ses forces, fournissant une somme énorme de travail. Il ne voulait pas se ménager; il se réservait les besognes les plus pénibles. Les journées n'étaient jamais assez longues et il continuait tard dans la nuit le plus souvent.

S'il était sans pitié pour lui-même, il était bon et prévenant à l'égard de ceux avec qui il travaillait. Le Frère CORDEAU fut avant tout un cœur d'or. Il était un compagnon incomparable et il faisait bon vivre avec lui. Sa charité ne connaissait pas de limite. Elle s'ingéniait à faire des heureux. On vient de le voir s'attribuer les plus lourdes tâches. A la fin de ses dures journées, s'il faut cuisiner, il le fera avec la meilleure volonté. Le Père doit-il partir en voyage? C'est le Frère qui veille à ce que tout soit prêt. S'il n'a pas de temps disponible pendant le jour, il empruntera à la nuit pour réparer les harnais pour les chiens, le traîneau et tout ce qui est nécessaire. Il préparera la boîte à provisions, y glissant quelques douceurs et y cachant quelques agréables surprises. Quand il n'y a pas de religieuses pour préparer les ornements sacerdotaux, pour décorer l'autel, il est heureux de le faire sans qu'on lui en manifeste même le désir. Le plus beau de sa vie à lui, c'était de faire plaisir aux autres. Ceci devint encore plus frappant pendant ses dernières années de maladie; il réussit à s'organiser un petit atelier dans la cave de l'évêché et c'est là, dans une atmosphère peu salubre, qu'il pensa aux missionnaires et travailla pour eux. Il fabriqua une infinité de choses: boîtes-chapelles (il en avait 24 sur le métier quand il dut partir pour l'hôpital), bancs, bureaux, etc... Il est étonnant de constater tout ce qu'il a pu faire avec si peu de forces. Il ne pouvait tenir longtemps au travail; il prenait quelques minutes de repos sur un grabat aménagé près de sa boutique. Puis il se remettait de nouveau au travail. Il fallait

un courage à toute épreuve, une force de volonté presque surhumaine. Il s'est usé jusqu'à la dernière fibre pour faire plaisir à ses frères, pour les aider et leur rendre la vie plus agréable. On ne pourra jamais assez souligner le bel esprit de charité qui anima cette vie.

On n'a vu jusqu'ici qu'un côté du Frère CORDEAU. On serait bien loin d'avoir connu son homme si on se contentait de ce qui précède. Le Frère CORDEAU fut d'un tempérament enjoué. Au milieu de ses travaux les plus absorbants et les plus exténuants, il fut toujours prêt à une mise en scène car il était un comédien sans pareil, un blagueur incorrigible et un loustic de la plus belle eau. Il n'avait pas besoin de se forcer. Son imagination fantastique lui fournissait ample matière pour amuser les autres. Les Indiens surtout ont pu rire à leur goût avec lui. Chaque dimanche, en particulier, le Frère CORDEAU leur faisait passer d'agréables moments. Cette disposition aurait pu avoir des inconvénients en communauté. Mais ses tours, ses taquineries n'avaient rien de malin et ne provoquaient que de la joie et du bonheur autour de lui. Même quand la maladie lui rendra la vie pénible, que la mort approchera, il restera charmant conteur d'histoires et parfait comédien.

Après avoir travaillé pendant trente-quatre années dans les missions du Keewatin, le Frère CORDEAU rendait sa belle âme à Dieu le dix-neuf novembre 1946. Ce fut une perte vivement sentie par tous, surtout par ses supérieurs qui l'estimaient beaucoup. Il mourait jeune encore, mais sa vie avait été bien remplie et il avait accompli beaucoup en peu d'années: « Consummatus in brevi, explevit tempora multa » pourrions-nous résumer sa vie en empruntant les paroles de nos Saints Livres.

FRÈRE LÉON-PAUL HENRI

(1926-1953)

Le Frère Henri est né le 13 décembre 1926, à Clarence Creek, localité agricole de la Province d'Ontario et paroisse du diocèse d'Ottawa.

Il était le quatrième enfant d'une famille de onze. Dans ces familles campagnardes où l'on n'a pas peur des enfants, la charité, le dévouement et l'esprit de sacrifice sont des qualités à l'honneur, et la piété se développe avec la confiance en la Providence, nécessaire dans les conditions de vie laborieuse des travailleurs de la terre. Ainsi ces familles sont-elles des milieux de choix où éclosent les vocations religieuses. La famille Henri a compté quatre garçons qui sont entrés en communauté.

Les nécessités communes de la famille ne permirent pas à Léo-Paul de poursuivre de longues études. Comme il était de santé robuste et de nature ardente, il pouvait, assez jeune encore, se débrouiller dans tous les métiers essentiels et accessoires du cultivateur.

Plusieurs fois la pensée de la vie religieuse s'offrit à lui comme un idéal que le bon Dieu lui présentait à accomplir. A l'âge de vingt ans, au cours d'une retraite elle s'est affirmée en une résolution définitive que Monsieur le Curé de la paroisse approuvait et encourageait de tout cœur; il décida de devenir oblat de Marie Immaculée, à titre de frère. Il arrivait donc au noviciat de Richelieu le 7 août 1946 comme postulant; le 17 février 1947 il pouvait recevoir le saint habit et commencer son noviciat.

Les dix-huit mois passés à l'essai de la vie commune et à la formation religieuse persuadèrent les autorités du sérieux de sa vocation. Au témoignage de son Père-Maître, sa vie depuis un an et demi se résumait ainsi: « Le devoir d'état franchement accepté ».

Le 17 février 1948, le Frère HENRI faisait sa première oblation. Le même jour, dans la ferveur de son offrande, il recevait une obédience pour le Keewatin. Le bel idéal missionnaire avait brillé à son esprit et les missions du nord surtout l'avaient captivé. Sa formation familiale qui avait été champêtre et laborieuse, s'épanouirait ainsi dans les travaux de la ferme et de la forêt qui emploient une grande partie de nos Frères des missions indiennes.

Le dix mars suivant, le nouveau missionnaire arrivait à l'évêché de Le Pas, résidence du Vicaire Apostolique du Keewatin. Peu de jours après il commençait réellement sa carrière par une obédience pour Cross Lake. Dans la suite il séjourna plus ou moins longtemps à Sturgeon Landing, à Beauval, à Island Falls, pour arriver enfin à Norway House, à la fin de janvier 1952.

A peu près partout le Frère HENRI fut fac-totum pour les travaux à l'extérieur: fermier, bûcheron, conducteur de véhicules. Il eut à exercer son initiative personnelle bien des fois. Le chemin de Sturgeon Landing à Attic lui donna particulièrement des occasions de pratiquer la patience et la débrouillardise; ceux qui ont passé par cette route peuvent imaginer les difficultés qu'il faut surmonter pour franchir ces vingt milles. Taillée à travers la forêt, elle rejoint une série de marais où les tracteurs, seules machines praticables, ne passent qu'avec difficulté. Le sol n'est pas assez dur pour supporter un gros poids, et le « gumbo » qui est une sorte de boue de la région, peut immobiliser les véhicules. Et que dire des cailloux et des souches traîtresses qui encombrent le chemin et des ornières qui rendent inutile la plus puissante machine!

Le Frère HENRI y a passé des heures de travail et d'attente. On lui a reproché d'être dur pour les machines. Le manque d'expérience de la région et son tempérament énergique lui ont fait parfois oublier que même les machines ont une résistance limitée. Et, souvent seul pour sortir d'une impasse, il ne prévoyait

pas les conséquences d'un travail précipité ou la faiblesse d'un mécanisme. Mais on n'a pas pris sa bonne volonté en défaut ni son dévouement. On a remarqué son assiduité au devoir, sa charité et la maniabilité de son caractère. Après une dure journée de labeur on l'a vu accepter tout naturellement un ordre de son supérieur d'aller à plusieurs milles pour ramener des voyageurs qui n'avaient pas été annoncés pour ce soir-là. Les missions du Nord demandent des religieux peu difficiles sur la genre de travail à faire et sur les circonstances où il faut l'accomplir. Le Frère HENRI était de cette trempe-là.

Le Frère missionnaire n'est pas un simple travailleur ni un coureur d'aventures. Il est un religieux adonné au perfectionnement de son âme en même temps qu'il soulage le prêtre de nombreux soucis matériels. Il doit livrer comme tout autre un combat contre la nature et sous l'influence de la grâce. Comme son Maître il lui faut porter la croix; elle se présente à lui tous les jours dans son travail, dans son genre de vie, par les tentations et les épreuves de toutes sortes. Le Frère HENRI ne pouvait échapper à la loi imposée par sa vocation. Mais la douce Marie, la Reine des Oblats, veillait sur son enfant et elle est venue abréger sa lutte. Elle est venue le chercher d'une façon subite, mais consolante, le dernier jour de son mois de mai. Le Frère est décédé en accomplissant un acte d'obéissance en vue de sauver une âme.

Le soir du 31 mai 1953, le Père Directeur de la Mission de Norway House, le R.P. Albert CHAMBERLAND, s'était proposé d'aller administrer un malade qui devait partir en avion le lendemain pour Winnipeg, et dont l'état inspirait des craintes sérieuses. Après la Bénédiction du T.S. Sacrement, le Frère se mit en frais de préparer le canot pour son supérieur. En voulant remplir le moteur attaché à l'arrière, il fit chavirer l'embarcation. Il s'y agrippa et appela au secours. Une religieuse et quelques Indiens accoururent et retirèrent le canot; mais déjà la victime avait lâché prise.

Il était environ 20h20. On ne put retrouver le corps qu'une quinzaine de minutes plus tard. Les exercices de respiration artificielle et l'appareil à oxygène du médecin n'eurent pas d'effet pour le ramener à la vie.

Le Père Directeur avait donné une absolution de la fenêtre de sa chambre; il en donna une autre en arrivant sur le quai. Lorsque le corps fut repêché, il administra le sacrement d'Extrême-Onction.

Le Frère HENRI était estimé de toute la population. Au service funèbre qui fut célébré le 2 juin, l'assistance fut très nombreuse. Il fut inhumé dans le cimetière de la mission. Les Métis et les Indiens de Norway House se sont cotisés pour acheter un beau monument funéraire.

Le dernier jour de mai 1953 était le dimanche de la Sainte Trinité, la fête de Notre-Dame-Médiatrice-de-toutes-Grâces et celle de Notre-Dame du Sacré-Cœur, la patronne du Vicariat du Keewatin. Journée désirable pour un Oblat pour quitter la terre et rejoindre au Ciel aux pieds de la Madone la Famille réunie autour de Monseigneur DE MAZENOD.

P. KARL BÖTTGER

(1872-1954)

Né le 22 février 1872, il arriva à l'âge de 14 ans à l'école monastique des Oblats, St. Karl près de Valkenburg, pour y faire ses études de gymnase. Il était un des premiers à rentrer chez les Oblats de la Province de Sachse. Le 14 août 1892, il eut le saint habit et fit ses premiers voeux un an plus tard pour commencer ensuite ses études supérieures. Immédiatement après son ordination en mars 1898, il fut envoyé comme professeur à St. Karl. Jusqu'en 1912 il enseigna les sciences naturelles, la physique et l'algèbre et fut en même temps chargé de l'infirmerie. Il s'est surtout